

Éloge de la création et de la différence

Trois moments marquants dans la vie de Louise Naubert

Guy Warin

Number 123, Summer 2004

Une génération émergente : un portrait

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/41034ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (print)

1923-2381 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Warin, G. (2004). Éloge de la création et de la différence : trois moments marquants dans la vie de Louise Naubert. *Liaison*, (123), 23–24.

Éloge de la création et de la différence

TROIS MOMENTS MARQUANTS
DANS LA VIE DE LOUISE NAUBERT

Guy WARIN

« Je le répète : si tu veux être normal et en bonne santé, rentre dans le troupeau. »

Extrait du *Moine noir*

NOUS AVIONS RENDEZ-VOUS non pas dans un bistro à Toronto, là où elle a installé ses pénates en 1987 et, quelques années plus tard, cofondé une compagnie de création, mais sur la terrasse d'un café à Ottawa, non loin du Centre national des Arts, là où était présenté en primeur canadienne *Le Moine noir* de Denis Marleau, d'après un récit de Tchekhov, dans lequel elle interprète le rôle-titre. Rencontre avec une femme libre, extrêmement minutieuse mais toujours souriante, dont le regard est constamment illuminé par l'enthousiasme.

Yeux bleus et cheveux d'un blond presque blanc, on est d'emblée ébloui par son visage à la fois radieux et mystérieux — bien que dans la vie comme sur la scène, son but ne soit pas de « briller à tout prix », comme elle le dit. Ce qu'elle privilégie, c'est davantage « une démarche personnelle que la volonté d'une reconnaissance ». Sa voix, tantôt posée, tantôt flûtée, exprime la joie tendre et la passion exaltée ; chaque phrase devient une métaphore musicale, composée de moments de tension et de détente. Elle manie les mots comme d'autres le pinceau, s'exprimant comme l'on peint, effaçant tel trait, grossissant tel détail. Ce n'est pas si surprenant puisqu'elle est non seulement actrice et mezzo-soprano, mais aussi passionnée des arts et perfectionniste.



La confiance de Brassard et l'exigence de Marleau

Louise Naubert a étudié le chant, l'interprétation et le piano au Conservatoire de musique du Québec à Hull, à l'Université d'Ottawa et au Royal Music Conservatory of Toronto. De 1982 à 1987, elle a joué dans plusieurs productions et coproductions des théâtres de la région de la Capitale nationale, tant au Centre national des Arts qu'au Théâtre du Trillium et au Théâtre de l'Île. La pièce *Les Bonnes* de Genet qu'André Brassard a mise en scène au CNA et dans laquelle elle jouait avec Anne-Marie Cadieux et Monique Mercure, a été déterminante dans son parcours : « Ce fut une expérience difficile, certes, mais aussi mon plus grand défi. Brassard a été un point tournant dans ma vie. Il a eu confiance en moi. Bien que j'eusse vécu dans un milieu artistique, ma mère me décourageait fortement de poursuivre une carrière dans le

domaine des arts. Ma mère doutait perpétuellement de la valeur de mon talent. Alors que Brassard, lui, croyait en moi. Il m'a pris sous son aile, carrément. Ma relation avec cet homme-là a été très émotive. » C'est avec une émotion audible qu'elle poursuit : « C'est lors de la dernière Soirée des Masques [au cours de laquelle on a rendu hommage à André Brassard] que je lui ai dit pour la première fois : « Une partie de qui je suis... c'est beaucoup grâce à toi ». »

Ce qui l'importe, c'est la vérité. Ce qui la rebute, c'est la mesquinerie. « J'aime la franchise, j'aime que l'on soit direct et franc avec moi, j'aime quand on me parle sans ambages. » Dans tous ses projets, elle a toujours cette « volonté de dépassement », de s'ouvrir à « autre chose ». D'où son admiration et son respect à l'endroit de Denis Marleau, lui qui, d'une production scénique à l'autre, ne cesse d'explorer et de développer des chevauchements avec les autres arts. « J'aime son souci du détail et de la perfection, sa rigueur, son jugement, sa précision. On n'est jamais dans les eaux tièdes avec Marleau. Son exigence et sa volonté de toucher à l'essentiel me ramènent à mes propres convictions. Je ne fais pas partie de ceux qui lâchent rapidement », affirme-t-elle d'un seul trait, ne tarissant pas d'éloges envers le metteur en scène et avouant, sans la moindre hésitation, que son expérience dans *Le Moine noir* constitue « l'autre point tournant » dans sa carrière.

« La création, c'est comme tailler un diamant »

Entre *Les Bonnes* et *Le Moine noir*, il y a Toronto. Elle s'y installe à l'automne 1987 avec Claude Guilmain. Son premier constat, une fois sur les lieux : « Il y avait un tel bouillonnement créatif en anglais, mais un tel manque d'audace dans le milieu du théâtre en français : Molière, Tremblay, Feydeau, Molière, Tremblay, Feydeau... » Après quelques incursions dans des spectacles corporatifs dont le but est de faire la promotion d'un nouveau produit (« un milieu des plus malsains »), quelques apparitions dans des spectacles musicaux (notamment, « un *Rigoletto* en version rock ») et quelques collaborations au Théâtre français de Toronto, elle décide donc de fonder, avec cinq collègues et alliés, une compagnie de création : « Personnellement, j'avais mon voyage de ce trio d'auteurs du

répertoire, comme spectatrice et comme comédienne. Puis, à voir le nombre d'acteurs anglophones qui jouaient dans ces productions francophones — de grands acteurs d'ailleurs, mais qui, en l'occurrence, ne pouvaient donner une performance à la hauteur de leur talent —, ma conscience morale me disait qu'il y avait là un problème politique. » Ainsi sont nés Les Klektiks en 1994, « un collectif de productions francophones » qui, en octobre 1999, deviendra le Théâtre la Tangente. Son adaptation théâtrale et sa mise en scène du récit poétique de Patrice Desbiens, *Les Cascadeurs de l'amour*, qui se méritait en 2000 le premier Masque de la production franco-canadienne, ainsi que son interprétation dans *La Passagère* de Claude Guilmain font, sans nul doute, partie de ses projets marquants au sein de cette compagnie qui, depuis sa fondation, privilégie le *mélange des genres* : « vidéo, opéra, théâtre, poésie, musique ».

« Chaque fois que je m'investis dans un nouveau projet artistique, il y a quelque chose en moi qui change. » Louise Naubert se nourrit de tout « comme une éponge », mordant aussi bien dans les mots que dans la vie, tel un poète du quotidien : « J'ai une telle curiosité, une telle soif de découvertes, un appétit insatiable. » N'allez donc pas lui parler d'étroitesse d'esprit et d'intolérance (ce « pire mal du genre humain »), elle qui s'incline devant l'éclectisme et la différence. Son dernier coup de cœur artistique ? *Incendies* de Wajdi Mouawad : « C'est monumental. » Son plus grand rêve ? Jouer dans une production de *L'Opéra de Quat'sous* de Brecht/Weill qui ne misera pas, cette fois, sur « le spectaculaire, le tape-à-l'œil, les gros sous », comme ce fut le cas dans les productions mises en scène par Brassard et Kelly Robinson dans lesquelles elle



Photo : Richard-Max Tremblay

a joué. « Je souhaite le metteur en scène qui saura privilégier le dépouillement, car j'ai des comptes à régler avec *L'Opéra de Quat'Sous*. » ■

Critique littéraire et observateur de la scène théâtrale, Guy Warin travaille à titre d'agent de communication au Théâtre français du Centre national des Arts à Ottawa. Il a suivi des études en littérature et en scénarisation cinématographique à l'Université du Québec à Montréal.

La Première Chaîne
est fière d'encourager
la relève de
l'Ontario français.



 **RADIO**
Première Chaîne
Radio-Canada

www.radio-canada.ca/ontario